

CHAPITRE 27 : LE DESAVEU

C'était une matinée d'automne particulièrement paisible; la lumière avait une douceur oblique, et les couleurs qui composaient le tableau vivant d'Albâtre étaient chaudes et délicates. Aelenor était, cette fois, arrivée au Forum très tôt, et elle avait pu regarder, comme on regarde une aurore, la Ville qui s'éveillait. L'ordre du jour, fixé depuis déjà une semaine, était brûlant, et allait drainer tout ce que la Cité comptait de citoyens inquiets, fébriles ou acharnés. Mais Aelenor se sentait parfaitement calme, et en accord avec elle-même. Elle ne chercherait pas cette fois à trouver le compromis qui était l'art suprême du gouvernant - elle donnerait plutôt sa vision, sans concession. La réaction de son public lui était presque indifférente, car elle se sentait guidée par une certitude claire, et qui se suffisait à elle-même. Elle avait promis à Albâtre, lors de son intronisation, de protéger la Cité de l'injustice autant qu'elle le pourrait. Et c'était cette promesse qu'elle allait tenir aujourd'hui. Albâtre ferait son choix, comme elle l'avait toujours fait - Aelenor se sentait étrangement détachée, comme si le lien qui l'avait unie étroitement à la Cité venait de se détendre, et de passer au second plan, comme si elle ne portait déjà plus la responsabilité de ce qui adviendrait.

Elle avait observé, pendant toute la journée précédente, le plus profond silence, tandis que les citoyens se succédaient à la tribune. Elle avait essayé de se former une image précise de l'opinion publique, en rassemblant ces bribes de discours les uns aux autres. Partout, les mêmes couleurs criardes, les mêmes formes anguleuses et tranchantes concouraient à rendre cette image dérangeante. Les citoyens exprimaient toutes sortes de sentiments négatifs, qui heurtaient sa paix intérieure : la peur de l'avenir, la haine de l'autre, l'amertume de pas avoir atteint une fois pour toutes le paradis qu'ils croyaient avoir mérité, le mépris des usages et des croyances qu'ils ne connaissaient pas, l'oubli de ce qu'ils avaient été, de ce qu'ils avaient traversé. Les natifs de Ville Basse s'exprimaient tout autant que les natifs de Haute-Ville, et leur mixité n'avait jamais été aussi patente, aussi réussie, que dans cette coalition contre l'étranger. Le Verbe avait crié haut et fort, mais il n'en était ressorti, à ses oreilles, qu'une cacophonie dissonante, dont elle avait mis longtemps à se purger, le soir, dans sa solitude.

Ce matin, elle attendait calmement l'heure de faire sonner sa voix - sa profonde et grave voix de Verbe, qui retentirait, non comme un tocsin, mais comme un hymne. Le Forum était nombreux et électrique, comme dans les grandes occasions, et Aelenor, qui pressentait pourtant la singularité de cet instant, se sentait dans un terrain étrangement connu. Comme dans l'atmosphère trouble d'une scène de rupture, où l'intime se mêle de rejet, et où ce qui est familier cesse tout à coup de l'être, elle reconnaissait chaque frémissement et chaque réaction de cette foule. Elle pouvait la prévoir, mais non influencer sur elle - et il y avait une question, entre toutes, qui symbolisait leur dissension : celle la matérialisation de la fermeture de la Cité.

Les migrants s'étant pour la plupart installés dans les logements vides de la Ville Basse, plus proche de la Porte d'Albâtre, il était devenu presque courant d'entendre des citoyens appeler de leurs vœux l'érection d'un mur, ou la restauration du canal frontière, pour protéger le haut de la Cité. Les termes avaient changé - on ne parlait plus de la Haute Ville et de la Basse Ville, mais de la Cité et des Faubourgs - cependant, ce changement de noms ne trompait que ceux qui voulaient bien être trompés. Aelenor n'était pas seule à s'indigner de ce retour de l'Histoire, et elle avait longuement échangé avec Aumon à ce sujet. Elle s'attendait à trouver intacte l'indignation de Keller - et la brève conversation qu'ils avaient eue l'avait déstabilisée. Il s'était installé à la Frontière, ce qu'elle avait pris pour un acte politique, et elle était allée le voir là-bas, pour lui demander son soutien. Keller était encore très populaire auprès de nombre des anciens du soulèvement, et il représentait une autorité morale pour l'héritage de la Révolution, qu'Aelenor n'incarnait plus par excès d'exposition et de présence sur la scène politique. Elle avait fini par représenter le pouvoir, et non le contre-pouvoir qu'elle avait jadis incarné; tandis que Keller, qui prenait rarement la parole, demeurait éternellement associé à la lutte pour l'égalité.

A la Frontière, Keller l'avait accueillie avec tendresse, et l'avait écoutée avec distraction. Tandis qu'elle lui dressait le tableau accablant des discussions du Forum, il paraissait nerveux, et son regard furtif s'échappait sans cesse au-delà d'elle.

- Je ne comprends pas, avait-elle fini par lui dire. Que nous nous soyons éloignés l'un de l'autre, que nous ne vivions plus ensemble, que nous ne parvenions plus à parler à cœur ouvert de

nous-mêmes, c'est une chose. Mais que tu sois devenu, toi, aussi indifférent au devenir de la Cité, cela me laisse sans voix.

Keller avait souri.

- Toi, sans voix ?
- Ne plaisante pas, Keller, je suis sérieuse.
- Je suis sûr que tu t'occuperas au mieux des affaires de la Cité, et que tu remettras tous ces nostalgiques de l'oppression dans le droit chemin.

Aelenor l'avait regardé longuement. Il paraissait toujours sincère dans son affection pour elle, et cela l'empêchait d'être en colère contre lui. Mais il agissait comme si tout cela était secondaire, comme si elle était en train de lui parler de la manière d'aménager un jardin ou de préparer un repas. Vaincue, elle s'en était retournée, avec un sentiment de solitude aggravé.

Il n'avait pas montré le bout de son nez au Forum, hier - seul Nox assistait, avec un intérêt presque morbide, aux débats.

- Je ne savais pas que tu t'intéressais tant à la politique, lui avait-elle glissé en marge d'un débat.
- Tu ne sais pas grand chose de moi, avait-il dit de manière blessante.
- C'est vrai. Et ta réaction ne va pas me faciliter la tâche.

Il l'avait regardée avec froideur, et elle s'était sentie rougir - elle avait l'impression que par ce simple regard il lui reprochait douze ans d'amour avorté, de rejet inconscient et de fuite. Elle n'insista pas. Quant à Artus, elle le voyait si brièvement, à chaque visite, qu'elle le supposait trop amoureux pour penser à autre chose.

Ce matin, donc, elle se sentait totalement seule. Et cet isolement lui conférait, contre toute attente, une forme de légèreté, une absence de contrainte, une liberté de parole accrue. Elle décida de ne pas attendre que tout le monde soit installé, car elle savait que son Verbe imposerait le silence. Après un regard amical à Aumon, qui, au premier rang, prenait en note sur un vélin tous les contenus des débats, elle monta à la tribune et adopta la pose habituelle dans laquelle elle parlait au public, les bras légèrement écartés, appuyés sur le pupitre. Elle était identique à elle-même, cheveux tressés contre les tempes, vêtue de soie blanche. De loin, elle paraissait la même

qu'à son intronisation, et seuls les spectateurs des premiers rangs pouvaient voir sur son visage tiré les marques de l'âge qui venait.

Sa pierre frontale s'alluma, et ce fut comme si un rayon de soleil entrait par une nouvelle fenêtre, éclairant certains visages de l'auditoire, et créant des zones d'ombre.

Vous avez parlé, hier, et de la bouche d'Albâtre, qui a jadis crié sa révolte, et chanté l'harmonie, sont sorties des légions d'insectes venimeux et rampants, des nuées d'oiseaux dont le bec recourbé se repaît de charognes, des noeuds de serpents aux mille langues sifflantes. J'ai écouté vociférer la tempête des anathèmes, et mon coeur est resté d'albâtre. J'ai entendu crépiter le feu de votre colère, et mon coeur est resté de neige. J'ai entendu vos mille sifflets acclamer les chants de l'infamie, et mon coeur est resté plein du silence de nos jardins et de notre sagesse.

Les soeurs sanglantes de la Haine ont défilé dans leur cortège de terreur - et vous avez battu le rythme de leur marche sur la peau tendue de vos valeurs écorchées. Vous prétendez craindre de perdre votre identité, vous accusez les migrants de la menacer... Qui donc vous a enlevés à vous-mêmes, qui donc a glissé dans votre bouche les refrains martiaux de l'intolérance, de l'égoïsme et de l'injustice ? Qui donc vous a enjoint de renoncer à vous-mêmes et à tout ce qui a constitué votre ciment ?

Cette Cité de pierre blanche a bien connu l'horreur secrète de la division et de l'oppression, elle a refermé cette blessure en sacrifiant son propre sang, et recouvré l'intégrité. Pourquoi la même blessure se rouvre-t-elle aujourd'hui ? N'était-elle refermée qu'en surface ? Là où les frontières ont été abrogées, j'entends mugir, comme le rut d'un animal sauvage, le désir d'ériger un mur. N'en doutez pas, ce sera le mur de notre honte et de notre déclin, le mur de notre échec, sur lequel viendront se fracasser, tête la première, tous les rêves de l'avenir et toutes les leçons de l'Histoire.

Les migrants ont cheminé sur leur route de deuil et de misère. Leurs visages éteints, leur langue où l'on entend sourdre les pleurs, l'odeur persistante de leur maladie, font-ils injure à votre soif de beauté ? Vous sentez-vous offensés dans votre blanche prospérité, dans votre lumineuse insouciance, qui se payèrent d'ailleurs au prix du sang, par ces puanteurs ignobles ? Vos lèvres délicates se tordent-elles en des moues de dégoût à la seule vue de ces baraquements insalubres,

de cette maladrerie sans nom, que nous leur offrons pour présent de bienvenue ? Oui, votre corps délicat et raffiné se révolte contre la souffrance, mais votre coeur, que revêt l'épaisse carapace noire des scarabées, est plus sec et cassant qu'une trique. Il n'en sort pas une larme, pas une goutte de compassion : c'est un organe mort qui pourrit dans votre poitrine, et qui fait remonter à vos lèvres parfumées les coulées de bile que vous vomissez.

J'ai renoncé un jour à la Beauté qui vous environne, et qui vous aveugle aujourd'hui, pour partager votre malheur. Et il me vient l'envie, à vous entendre, d'y renoncer encore, d'y renoncer toujours, pour partager le malheur de ceux qui échouent à nos portes. S'il doit y avoir un mur, il vous faudra choisir de quel côté vous voudrez vivre - quant à moi, mon choix est fait, mon choix a toujours été fait, une fois pour toutes, et je vous dis : malheur à ceux qui choisiront de vivre du côté de la Honte. Il n'est de liberté que dans la fierté de soi.

Oui, les migrants apportent avec eux les dangers de leur chemin et les douleurs de leur départ; oui, ils bouleversent nos équilibres chèrement édifiés; oui, ils augmentent nos besoins sans augmenter nos ressources, oui encore, ils ont du mal à se baigner dans nos thermes, à manger nos fleurs et à accomplir leur part de travaux collectifs... Mais cela justifie-t-il qu'Albâtre revienne sur ses pas ? Lorsque le chemin devient plus difficile, ne doit-on pas se tailler la voie à la force de la volonté, plutôt que de faire marche arrière ? Nous avons tourné le dos à l'oppression et à l'injustice; qu'est-ce qui peut justifier, chers concitoyens, que nous fassions volte-face ?

Il est un chemin qui reste à tracer - un chemin sinueux, un chemin de montagne comme ceux qui entourent notre Cité, dont l'ascension est parfois difficile. Nous devons trouver les moyens de transformer notre communauté plutôt que de la scinder - peut-être faudra-t-il apprendre plus de deux langues, peut-être faudra-t-il accepter des pratiques religieuses auxquelles nous ne croyons pas - peut-être faudra-t-il aussi exiger un partage des devoirs avec le partage des droits... Les enfants des migrants seront des enfants d'Albâtre s'ils fréquentent son école, et les adultes peuvent être éduqués à l'Esprit. Ces bouches à nourrir sont aussi des forces vives, des bras pour construire, des intelligences pour penser de manière nouvelle. Devons-nous nous replier sur une culture figée, ou accepter le sang neuf des apports nouveaux ? Devons-nous vivre en vase clos

pour nous préserver de toute contamination? Ne serait-ce pas là la décadence et la ruine assurées?

J'ai promis de garder Albâtre de l'injustice, et je vous mets en garde aujourd'hui.. Comme vous, je souhaite pouvoir regarder ma Cité et éprouver, devant le déploiement de ses arts et de ses vertus, la même satisfaction que le juste contemplant à l'heure dernière le déploiement de sa vie. Nul crime, nul secret hideux ne doivent souiller notre communauté, et constituer l'envers obscur de notre décor. Les pentes glissantes que vous dévalez mèneront au précipice, au gouffre moral où nous nous abîmerons collectivement, par reniement de ce que nous voulons être. Je ne guiderai pas la Cité dans cette voie facile et dangereuse. Je la guiderai seulement, si vous me faites confiance, sur les sentiers abrupts de la compassion et de la fidélité, qui seuls mènent à la destination, toujours plus haute, que nous avons ensemble décidé de poursuivre il y a douze ans.

Le bonheur, la paix, la prospérité, ne sont pas des rivages où l'on peut aborder définitivement. Ils n'existent que dans le mouvement fragile, dans la marche constante, dans les efforts conjugués de ceux qui s'y attèlent. Nul ne peut prétendre être immunisé contre les revers de la fortune, et la destination que nous avons choisie il y a douze ans n'est pas la jouissance, mais la justice. Nous avons joui d'une période de prospérité, et celle-ci est mise à mal par des événements imprévisibles. Nous devons l'accepter, et continuer notre route, les yeux fixés sur la même étoile, le coeur pur de toute haine, l'esprit libre de toute hésitation. La voie de la justice est étroite, mais elle est claire, et chacun d'entre vous peut la considérer en toute conscience. N'en suivez aucune autre, car toutes les autres mènent au labyrinthe des compromissions.

La voix d'Aelenor se tut, mais sa pierre continua un long moment à rayonner, dans un silence grave. Puis les visages redevinrent mobiles, et les Citoyens, qui s'étaient laissés séduire par les images de leur gouvernante, et qui se figuraient encore devant leurs pas la voie montagneuse de la Justice, secouèrent les effets du Verbe en eux, et découvrirent qu'ils avaient résisté. Les images d'Aelenor se dissipèrent dans leur esprit comme un rêve lors d'un brusque réveil, et leur colère intacte, et même redoublée par cette tentative de persuasion, se dirigea contre celle qui venait de parler. Les sifflets aigus furent assourdissants, stridents, presque insupportables aux oreilles, et Aelenor resta là, à la tribune, seule devant cette foule qui la huait, fascinée et comme absente à

elle-même. Qu'éprouvait-elle à cet instant de basculement? Une forme d'incrédulité, sans doute, ainsi qu'une vague d'amertume. Mais il s'y mêlait autre chose : devant cette erreur collective, devant ce naufrage du navire dont elle avait tenu la barre, elle éprouvait aussi une tristesse tout impersonnelle. C'était un événement personnel, mais aussi un événement historique, et cette dernière dimension avait beaucoup plus d'importance que la première.

Aumon, dont le coeur était serré, et qui avait laissé tomber son stylet, la vit distinctement murmurer « Les fous. » Puis elle appela du regard Daphnaé, qui se précipita à la tribune. Les deux femmes, qui s'étaient opposées durant les dernières semaines, s'adressèrent quelques mots, sans aucune animosité, et tout le monde comprit ce qui se jouait dans cet échange inaudible. Daphnaé, avec une élégance sérieuse, raccompagna Aelenor à la porte du Forum, et prit sa place à la tribune.

Aelenor, étourdie et incapable de prendre encore la pleine mesure de ce qui arrivait, quitta le Forum sans personne à ses côtés. Tandis qu'elle marchait mécaniquement vers le palais de la Gouvernance, elle entendit les rumeurs de la foule qui scandait une unique phrase.

« Nous construirons le Mur ! » « Nous construirons le Mur! »

Aelenor eut un étourdissement, une difficulté soudaine à respirer, et leva machinalement sa tête vers le ciel pour aspirer une grande bouffée d'air, tandis que son Esprit régulait déjà, dans une lueur dorée, l'oxygénation de son sang.

Au-dessus du Jardin d'Été, un grand aigle fauve, au plumage somptueux, descendait en tournoyant. Elle fut fascinée par les mouvements du rapace à la beauté cruelle, et lorsque l'animal fondit en un piqué vertigineux, pour se saisir d'une proie, elle ne put s'empêcher de lâcher un cri. Dans les serres inflexibles, se débattait l'un des derniers serpents d'Albâtre.